

Études d'histoire religieuse



Dictionnaire biographique du Canada, Vol. II : de 1891 à 1900, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, xxx-1403 p.

Dictionnaire biographique du Canada. Index onomastique, Vols. I à XII : de l'an 1000 à 1900, Ibid., 1991, vii-568 p.

Guy Laperrière

Volume 58, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006887ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006887ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laperrière, G. (1992). Review of [*Dictionnaire biographique du Canada, Vol. II : de 1891 à 1900*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, xxx-1403 p. / *Dictionnaire biographique du Canada. Index onomastique, Vols. I à XII : de l'an 1000 à 1900, Ibid.*, 1991, vii-568 p.] *Études d'histoire religieuse*, 58, 70–72.
<https://doi.org/10.7202/1006887ar>

Dictionnaire biographique du Canada, Vol. II: de 1891 à 1900, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, xxx-1403 p.

Dictionnaire biographique du Canada. Index onomastique, Vols. I à XII: de l'an 1000 à 1900, *Ibid.*, 1991, vii-568 p.

Avec la parution du volume XII (personnages décédés de 1891 à 1900), c'est une oeuvre monumentale qui s'achève au *Dictionnaire biographique du Canada (D.B.C.)*. En trente ans (1960-1990), les responsables ont pu fournir au pays un dictionnaire biographique national complet des origines à 1900. Frances G. Halpenny et Jean Hamelin peuvent afficher à bon droit leur «fierté et [leur] sentiment du devoir accompli», pour un travail dont tout le monde reconnaît la grande qualité scientifique.

Un index onomastique a rapidement été mis à la disposition du public, couvrant l'ensemble des douze volumes. Il contient d'abord la liste des 6,520 personnages, par ordre alphabétique (p. 1-65), puis l'index onomastique. Je me suis amusé à relever les noms des personnages les plus cités (10 lignes ou plus): les 67 dénombrés ne comportent aucun nom de femme ni d'autochtone. Voici les huit noms les plus cités: John A. Macdonald arrive largement en tête; viennent ensuite Guy Carleton (Dorchester) et Louis-Joseph Papineau puis, dans l'ordre, Frontenac, Robert Baldwin, George Brown, Ignace Bourget et G.-É. Cartier. Je laisse chacun tirer ses conclusions ...

Revenons au volume XII, le plus important de la série, non pas par le nombre de biographies, qui reste en deçà de 600 (précisément 597), mais par le nombre de pages, qui dépasse de 160 celui du vol. VIII (1851-1860). La place d'honneur revient aux hommes politiques, dont plusieurs premiers ministres (j'indique le nom de l'A. entre parenthèses): John A. Macdonald (J.K. Johnson et P.B. Waite), Alexander Mackenzie (B. Forster), J.S.D. Thompson (P.B. Waite), J.-A. Chapleau (A. Désilets), Leonard Tilley (C.M. Wallace), Honoré Mercier (P. Dufour et J. Hamelin), F.-G. Marchand (M. Brassard et J. Hamelin).

Parmi les hommes d'Église, plusieurs évêques catholiques sont décédés durant cette décennie. Ceux qui ont droit aux biographies les plus élaborées sont A.-A. Taché, de Saint-Boniface (Jean Hamelin) et E.-A. Taschereau, de Québec (Nive Voisine); on notera aussi celles de Fabre (Montréal), Laflèche (Trois-Rivières), Langevin (Rimouski), Racine (Sherbrooke) et Charbonnel (Toronto). Plusieurs autres personnages intéressent l'histoire religieuse: Benjamin Pâquet, le curé Labelle, le P. Camille Lefebvre, soeur Marie des Sept-Douleurs (Léocadie Gascoin), fondatrice des Soeurs marianites de Sainte-Croix, et le fameux Chiniquy, dont la biographie a été confiée à Yves Roby;

sans oublier un certain nombre de «Rouges», les Dessaulles, Dorion, Geoffrion ou Laflamme.

Dans les très utiles classifications par catégories à la fin du volume (p. 1287-1306), on notera la nette prépondérance des hommes d'affaires et des hommes politiques, ce qui indique bien les préoccupations majeures d'un type d'historiographie. Pour l'histoire religieuse, on utilise la catégorie «Clergé», où l'on inclut à tort les religieuses et d'où on exclut — forcément — les laïcs, dont plusieurs intéressent au plus haut point notre secteur: qu'on pense au peintre Plamondon, à A.-T. Galt ou à L.-A. Dessaulles, pour n'en citer que trois. Je signale enfin l'absence d'une catégorie «Femmes», qui serait fort utile pour celles qu'intéresse ce champ de l'histoire.

Un des «avantages» du *D.B.C.* — pour moi, en tout cas — est de nous permettre de prendre conscience de notre ignorance «crasse» du Canada anglais. Qui connaît Adams G. Archibald, Amor De Cosmos ou D. L. Macpherson, respectivement de Nouvelle-Écosse, de Colombie-Britannique et d'Ontario, à qui sont consacrées des notices de 15 colonnes? Parcourir le *Dictionnaire* donne une vive conscience des deux solitudes.

Un des principaux malheurs qui ont frappé le *D.B.C.* est la faiblesse de la critique lors de la parution de chaque volume. Trop souvent, on s'est contenté de louer sans réserve. Or il y a des défauts dans le *D.B.C.*, dont l'un me paraît grave. Il concerne le premier paragraphe de chaque biographie, qui comporte, certes, des détails utiles (une fiche d'état civil, notamment), mais où il n'est pas possible de savoir, en quelques mots, l'essentiel du rôle du personnage. A quelles dates Macdonald a-t-il été premier ministre? Quand Taché était-il évêque de Saint-Boniface? Qui est ce Hart Almerrin Massey, à qui on consacre 22 colonnes? Impossible de le savoir à moins de lire toute la biographie. Cette lacune fait damner les chercheurs et les lecteurs: espérons qu'on y apportera remède pour le 20^e siècle.

Je me permets deux autres suggestions. La première est de fournir une liste des biographies les plus importantes. Je comprends qu'on craint l'élitisme et que, dans un dictionnaire, les «petits» personnages sont aussi importants que les «grands». Il reste que de distinguer, parmi les 600 personnages, les 40 ou 50 auxquels on a alloué le plus d'espace ne manque pas d'intérêt: j'ai dressé pour moi-même cette liste, mais l'exercice est fort long ...

Enfin, mon culte de l'original me fait souhaiter qu'on indique la langue de l'original. Cela pourrait se faire, par exemple, en faisant suivre d'un (T) le nom de l'auteur dont le texte est traduit ou, si l'on veut être

plus délicat, du nom de la traductrice principale (la traduction est un métier féminin).

Ceci dit, on attendra avec impatience les premiers volumes sur le 20^e siècle. Il en est prévu quatre de 1900 à 1940. Ils seront sans doute un peu différents: l'équipe s'est fait couper les ailes en argent et en personnel. Ce n'est pas forcément un mal: on a peut-être trop investi dans le *D.B.C.*. Le résultat, cependant, est magnifique; espérons que les prochains volumes seront à la hauteur des précédents.

Guy Laperrière
Université de Sherbrooke

* * *

Pierre Guillaume, dir., *Le diocèse au Québec et en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Centre d'études canadiennes, 1990, 155 p.

Ce livre est le fruit des travaux d'histoire comparée du Centre d'études canadiennes de Bordeaux, dirigé par Pierre Guillaume. Le 18 octobre 1989, à l'occasion d'un colloque aquitain, le Centre a réuni des chercheurs en histoire religieuse des deux côtés de l'Atlantique afin de confronter les approches et les démarches respectives dans le vaste secteur des études diocésaines. Cette publication regroupe six communications. Alors que les deux premières touchent au partage des pouvoirs diocésain et supra-diocésain, les quatre suivantes prennent le cadre diocésain pour l'analyse des pratiques.

Le diocèse est une «Église particulière» qui jouit d'une relative autonomie. Unité d'analyse et base d'observation, il est à la fois la cadre général de gestion des ressources et d'examen du pouvoir ainsi que le relais entre le niveau local — la paroisse — et le niveau international. On ne doit pas alors se surprendre qu'il soit un «enjeu majeur» des relations entre le Vatican et les Églises nationales. Se servant de l'exemple du diocèse de Bordeaux, Jean Palard examine l'évolution de ces rapports depuis 1950.

L'article de Marc Agostino s'inscrit dans une perspective toute proche. En effet, il réfléchit sur les choix de Rodrigue-Marie Villeneuve comme évêque de Québec (1931) et de Maurice Feltin à Bordeaux (1936). Son utile comparaison l'amène à conclure que ces nominations obéissent à une stratégie pontificale de confier l'administration des évêchés «phares» à des évêques profondément attachés à Rome, résolument engagés dans l'application de la doctrine sociale de l'Église et aptes à travailler à la régénérescence du clergé.

Des quatre articles sur l'histoire diocésaine, deux portent sur le Québec de la seconde moitié du XIX^e siècle. La contribution de